

2^e édition Jazzdor Strasbourg-Berlin

Éclats berlinois

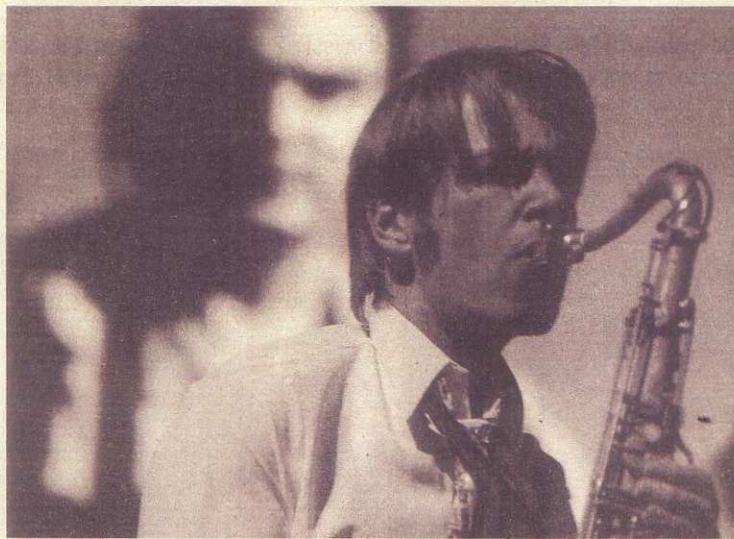
La seconde édition du festival Jazzdor Strasbourg-Berlin a permis d'ancrer un peu plus la manifestation dans la capitale allemande.

■ Berlin, ville immense (huit fois Paris en superficie), qui plus qu'aucune autre est au cœur du destin européen: une des plus grandes villes modernes autour de 1900, ville frénétique autour de 1920 comme *La symphonie d'une grande ville* de Ruttman l'a montré, puis tour à tour, ville de la folie mégalomane, de la défaite, de la division. Ville enfin où la réunification a entraîné une reconstruction frénétique essayant de faire disparaître les traces de son passé, du mur en particulier.

Solitude bleu nuit

Au début des années 90, l'ambition de redonner à Berlin ses anciens droits de capitale mondiale moderne semblait être confiée moins aux grands opéras, théâtres et studios de cinéma qu'à la culture des jeunes, inlassablement en recherche y compris dans le jazz. La musique des Strasbourgeois d'Ozma, donnée en «amuse-bouche» des visiteurs du village alsacien ancré sur le Potsdamer Platz, a donné une belle idée des collisions esthétiques possibles, entre l'hier et l'aujourd'hui, les racines et les rejets.

L'ombre mange déjà toute la ville, mais les derniers rayons rosissent encore la boule du «Fernsehturm»



Das Kapital (ici Daniel Erdmann) accompagne les images de Lenin on tour, un film de Nicolas Humbert et Martin Otter, en ouverture du festival Jazzdor le 7 novembre à Strasbourg. (Photo Jan Granlie)

plantée sur le Alexanderplatz. On croirait une aiguille aux gigantesques proportions! Lorsqu'on s'apprête, à la tombée du soir, à entrer dans la salle du Babylon ou dans le Roter Salon de la Volksbühne, écouter l'un des nombreux concerts programmés par Philippe Ochem, directeur de Jazzdor, c'est un choc que de voir réellement de ses yeux un lieu très proche qui se trouve au même instant

plongé dans une solitude bleu nuit et terrible. On se dit qu'il suffirait de quelques minutes à peine, à pied puis en prenant l'ascenseur, pour atteindre ce lieu, et de là, immobile, jouir du point de vue inverse: toute une ville illuminée à ses pieds, toute une ville active et dérisoire, flaque aux millions d'éclats d'où monte une rumeur confuse. Les clichés, oui, dont il faut sucer la moelle.

Avant de passer à autre chose.

Le jazz permet de (re)mettre les idées dans l'ordre ou le désordre. En écoutant La poche à sons et le Brice Martin quartet dans les locaux de Peugeot Germany sur Unter den Linden. En poussant la porte du Kino Babylon (Rosa Luxemburg Platz) pour y écouter la musique nomade de Louis Sclavis, les élanées verbales de Médéric Colli-

gnon soutenues par la guitare de Sylvain Luc.

C'est peut-être en vain que la ville à l'image du jazz cherche une identité contemporaine dans telle initiative architecturale, dans telle innovation spectaculaire et culturelle. Son esprit le plus indéfinissable lui vient toujours de son environnement. Comme un souffle, son esprit lui vient de ses entrailles. Le mouvement à le pouvoir de transfigurer banalité et médiocrité. Il promet quelque chose de plus vaste et de plus obscur qui reconforte. Est-ce la véritable thématique de *Lenin on tour*, le documentaire de Nicolas Humbert et Martin Otter, accompagné par la musique de Das Kapital? Le concert du trio de clarinettes Foltz/ Kassap/ Angster a permis d'y réfléchir jusqu'around the midnight, avant de traîner sur Oranienstrasse.

Alors si l'esprit de Berlin reste difficilement saisissable, il consiste en partie en ce va-et-vient potentiel, en ce pied levé, en cette façon de passer facilement d'un fond connu à des propositions excitantes. «Il n'y a pas de style berlinois. C'est une ville très chaotique... très chaotique et très ouverte en même temps», dit Ellen Allien, Djette et musicienne. Bien que datant d'une époque qui déjà s'efface, les formes de la nouvelle ville vous enlèvent en plein

Mitte et vous élèvent en silence, et demeurent vaille que vaille emblématiques de la ville. Peut-être les habitants ne veulent-ils plus voir leur cité à jamais figée sous les traits d'une ruine éternelle?

Le Roter salon est bien rempli

Le public a souvent répondu présent et ce soir-là, le Roter salon est bien rempli pour accueillir le duo Emmanuel Bex/ Brice Martin et le solo aussi aventureux que captivant de la contrebassiste Hélène Labarrière, interrompu indécemment par le personnel du lieu. La musique exubérante du Mégaoctet d'Andy Emler ou le jazz d'Elisabeth Kontomanou en prise directe avec la mémoire ont permis d'assouvir les oreilles et de réveiller les pieds.

Pendant ce temps, à la Nikolaisaal à Potsdam, un autre public s'est délecté du très «Milesdavisien» *Jus de boisse* de l'intenable Médéric Collignon, trousseur de sons. Il ne fait pas du Miles Davis. Qui le pourrait, d'ailleurs? Il s'en évade pour le rejoindre.

Tout au long de ces cinq soirées, il fut partout question de partages et de passages, de rencontres et d'échanges. Pour faire tomber d'autres murs.

Joël Isselé

23^e ÉDITION DE JAZZDOR

Présence du jazz

La liberté (l'influence free?) pour seul dogme, Jazzdor propose des rencontres musicales, plastiques et cinématographiques bien loin de tout formatage. Cette 23^e édition, à Strasbourg et dans la région, s'annonce captivante.

Le festival fait de sa liberté un manifeste, de son non-formatage une revendication. Difficile alors de qualifier la programmation transversale de Jazzdor d'uniquement musicale alors que l'affiche va fouiner du côté de la danse, des ciné-concerts, des arts plastiques, du concert inédit - ou pour le moins originale.

Des musiciens historiques et emblématiques mais aussi des découvertes, des projets audacieux, tel est le credo du directeur artistique Philippe Ochem & CO. Ainsi la jeune garde trouve en Aïrelle Besson et Sylvain Rifflet son étendard: le duo emprunte au rock son énergie brute et adopte la liberté du jazz, dans un esprit résolument expérimental. La première soirée en est à elle seule un bon résumé avec Le projet *Lenin on tour*, a road show, film-documentaire de Nicolas Humbert et Martin Otter avec musique live jouée par le trio européen Das Kapital puis le trio Kühn/ Malaby/ Humair dans un registre jazz nomade.

On pourra jeter une oreille attentive sur Matthew Shipp, Richard Galliano, Bernard Struber, quelques noms parmi les quarante concerts figurant à l'affiche. On ne manquera pas non plus The Last poets, le quartet Campbell/ McPhee/ Parker/Smith pour un hommage au géant Albert Ayler, le trio Robert/ Chevillon/ Atef, Django Bates, Asif Ali Khan...

Les quatre soirées d'échanges franco-allemands Jazzpassage, entre Offenbourg et Strasbourg, réservent quelques belles surprises avec notamment Lok 03, Soko Steidle, Nik Bärtsch ou encore le ciné-concert proposé par le violoncelliste Ernst Reijseger sur le film de Werner Herzog *Requiem for a dying planet*.

On ne manquera pas la première du film sur Joëlle Léandre, les master-classes avec Emmanuel Bex et Matthew Bourne, les rencontres avec The last poets, Raymond Boni, l'exposition sur le jazz allemand, la reprise de *Let's get lost*, le documentaire sur Chet Baker, réalisé par Bruce Weber, programmé au cinéma Star durant la durée du festival.

Parce qu'il y a tout un passé qui ne cesse d'éclairer le présent et de promettre des lendemains qui jouent encore.

J.L.